

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Rudin , Ronald, *Making History in Twentieth-Century Quebec* (Toronto, University of Toronto Press, 1997), 294 p.

par Marlene Shore

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 53, n° 4, 2000, p. 625-628.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/005614ar>

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

RUDIN, Ronald, *Making History in Twentieth-Century Quebec* (Toronto, University of Toronto Press, 1997), 294 p. Paru en français sous le titre *Faire de l'histoire au Québec* (Sillery, Septentrion, 1998), 278 p

Faire de l'histoire au Québec, de Ronald Rudin, est destiné à devenir un des livres d'histoire canadienne les plus controversés. Analyser sa propre profession est une tâche semée d'embûches, car elle mène à évaluer les travaux de collègues et de contemporains, ce qui suscite inévitablement la critique. Peter Novick, sur qui l'auteur a pris modèle, dut affronter cette tourmente lorsqu'il publia *That Noble Dream* (1988), étude magistrale sur l'historiographie américaine. Bien que Rudin ait été violemment critiqué, notamment pour avoir laissé entendre que le travail des

historiens québécois de la fin du xx^e siècle obéissait, pour une bonne part, à un courant politique sous-jacent lié aux objectifs des souverainistes, et manquait donc d'objectivité et de neutralité scientifique, il ne faudrait pas, pour autant, négliger l'éclairage qu'il apporte, au-delà même du Québec, sur l'historiographie nord-américaine.

Rudin entend d'abord montrer que la profession d'historien, au Québec, a été modelée par des forces sociales et politiques, d'une part, et par les tendances de l'historiographie occidentale d'autre part. L'historiographie canadienne-anglaise bénéficierait sans doute d'une telle analyse. En dépit du fait que les historiens canadiens-anglais prétendent ne viser qu'à l'objectivité — entreprise qui ne s'amorça vraiment qu'avec la parution de la *Canadian Historical Review* en 1920 — ils ont été, eux aussi, préoccupés de nationalisme. La différence québécoise tiendrait alors, selon Rudin, au fait que, durant la majeure partie du xx^e siècle, les historiens québécois n'ont jamais fait mystère de leurs opinions politiques. Cette attitude allait se modifier, durant les années 1970 et 1980, chez ceux qu'il qualifie de «révisionnistes». Ostensiblement attachés à l'objectivité, ces derniers n'en étaient pas moins, selon l'auteur, tout aussi soumis à un programme politique. En s'efforçant de démontrer que le passé du peuple québécois avait été «normal», ces historiens minimisèrent l'influence du catholicisme et de la résistance au capitalisme — deux forces qui avaient prétendument écarté le Québec du courant principal de l'évolution de l'Occident — et s'attachèrent à montrer en quoi les Québécois avaient été, très tôt dans leur histoire, urbanisés, matérialistes et attachés au laïcisme. Ces tentatives de banalisation de l'histoire du Québec leur imposaient, en outre, de prendre leurs distances vis-à-vis de leurs prédécesseurs, particulièrement de Lionel Groulx dont le traditionalisme et particulièrement l'antisémitisme les indisposaient.

Rudin consacre une grande partie de son livre à la contribution de Groulx à la création d'une profession d'historien au Québec, contribution dont il estime qu'elle a été tenue sous silence au cours des derniers 25 ans en raison de l'hostilité ressentie envers la personne même de Groulx. Mais son propos ne s'arrête pas là, car il affirme que les révisionnistes, incapables de se libérer eux-mêmes de leurs objectifs nationalistes, ont conservé certains traits de l'historiographie typique de Groulx et des historiens qui l'ont précédé.

Parmi toutes les critiques incisives apportées par l'auteur, certains sujets moins controversés méritent notre attention. C'est ainsi qu'il

s'efforce de montrer qu'une communauté d'historiens professionnels était en voie de formation avant les années 1940 et que Groulx, Thomas Chapais et Gustave Lanctot aspiraient tous, nonobstant leurs divergences, à introduire au Québec des notions d'historiographie moderne. Tout comme leurs homologues de langue anglaise, ces historiens jetaient un pont entre l'historiographie ancienne, essentiellement narrative et conçue pour renforcer l'ordre social existant, et la nouvelle, fondée sur des principes scientifiques. Autre point important, Rudin aborde le fait que Groulx, et comme historien et comme fondateur d'institutions, a constamment entremêlé deux objectifs: utiliser l'histoire comme véhicule du nationalisme, tout en en faisant la promotion en tant que pratique de la recherche scientifique. L'Institut d'histoire de l'Amérique française a reflété ce double objectif, tout comme la *Revue d'histoire de l'Amérique française* à ses débuts. La *Canadian Historical Review* s'étant, dès les années 1920, aliéné les historiens québécois en refusant de publier leurs articles — sauf ceux de Gustave Lanctot — la *RHAF* fut un important véhicule de dissémination de la pensée historique du Québec. La revue, cependant, publiait aussi des écrits théoriques et méthodologiques, ce qui la situait à des années-lumière de la *CHR*, dans laquelle de tels débats méthodologiques étaient rarissimes, sinon inexistantes.

Rudin soutient que Groulx fut un chercheur beaucoup plus minutieux que ne le furent ses successeurs et qu'il adopta de nouvelles méthodes longtemps avant qu'émergent les historiens de la soi-disant École de Montréal (Brunet, Frégault et Séguin). Il critique ceux qui accordent à ces historiens de Montréal un rôle important dans la modernisation du Québec; selon lui, ceux-ci se sont peut-être distingués par leur manière de conceptualiser le passé, mais ne méritent de louanges ni pour leurs innovations méthodologiques ni pour leur objectivité scientifique: ils ont peu produit et leur œuvre est basée sur une documentation relativement mince. En revanche, Rudin s'interroge avec raison sur le fait qu'on ait généralement omis de reconnaître à sa valeur le méticuleux travail de recherche des historiens de Laval et comprend encore moins pourquoi les historiens québécois ont soigneusement évité tout débat concernant une des plus violentes attaques pépétrées contre leur profession — les tentatives (couronnées de succès) pour empêcher la publication, par Fernand Ouellet, d'un manuscrit sur la famille Papineau.

Attentif à son projet — démontrer comment l'historiographie québécoise a été modelée par les changements sociaux — Rudin montre

comment les historiens révisionnistes sont nés des changements socio-économiques de l'après-guerre. Baby-boomers pour la plupart, ils accédèrent durant les années 1960 et 1970 à des postes universitaires dans des institutions alors en pleine expansion; la Révolution tranquille forgea leurs idées. Dans la *RHAF*, qui entreprit bientôt de véhiculer leur intérêt à montrer la modernité du Québec, les articles consacrés aux questions religieuses cédèrent bientôt le pas à des articles sur l'histoire économique et qui, en règle générale, dépeignaient un Québec pluraliste et essentiellement divisé en classes sociales. À cet égard, Rudin soutient que la revue contribua fortement, durant les années 1970, à promouvoir la perspective révisionniste en publiant les textes de collaborateurs qui, tels Paul-André Linteau, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, n'avaient pas encore obtenu leur doctorat ou étaient en voie d'y parvenir. On notera, cependant, que la *CHR* en fit autant à l'époque de l'expansion des universités, plusieurs étudiants au doctorat accédant ainsi à des emplois; la publication dans une revue d'histoire était un bon moyen d'y arriver.

En soutenant, en conclusion, que l'historiographie québécoise est allée, depuis 25 ans, à contre-courant de la science historique nord-américaine parce que sa description de Québécois en marche vers la modernité répondait à un programme nationaliste, Rudin est probablement trop sévère. On ne saurait affirmer des autres historiens d'Amérique du Nord qu'ils se sont entièrement affranchis de telles préoccupations, secrètes ou pas.

Traduction: Pierre R. Desrosiers

MARLENE SHORE
Département d'histoire, Université York